

Les appartements privés de Léon XIII.

Les jardins du Vatican.

Voici quelques détails sur les curiosités que renferment les appartements privés du Saint-Père. La chambre à coucher du Pape est peu confortable...

On peut faire, en changeant deux ou trois fois d'allées, quatre ou cinq kilomètres; de toutes parts s'élevaient les hautes murailles...

Palmes et Rameaux

Autour des églises, se serrant, dressés les uns contre les autres, sont les marchands de bois. Parmi eux, beaucoup de pauvres hères comptent sur ce gain...

En Italie, le bois est remplacé par des feuilles de palmier, blanches et sèches. Rien de plus gracieux, au sortir des églises, que ces théories de jeunes filles et de femmes...

C'est de Bordighera, petite ville d'Italie, bâtie sur le cap San-Ampelio, et bien connue des touristes de la côte d'Azur, que proviennent toutes les palmes qui servent à Rome pendant la semaine sainte.

En l'an 1584, le Pape Sixte-Quint, ayant voulu faire ériger sur la place de Saint-Pierre à Rome, l'obélisque qu'on voit encore aujourd'hui, avait chargé l'architecte Fontana de la direction des travaux.

Le Pape avait voulu que cette cérémonie ait lieu en présence de tout le peuple romain; mais l'architecte, craignant que les cris de la foule n'empêchassent les ouvriers d'entendre ses ordres, et qu'un malheur n'arrivât, refusa de se charger de l'érection si le Pape ne rendait pas un édit condamnant à mort quiconque parlerait. Sixte-Quint fit quelques difficultés; mais le jour était fixé.

Un édit pontifical, punissant de mort quiconque troublerait le silence, fut donc promulgué. Le grand jour arriva. La foule auxieuse, sous un soleil tropical, ne quittait pas des yeux l'énorme bloc de pierre, qui se redressait peu à peu.

Le silence le plus profond régnait, lorsqu'une voix de stentor se fit entendre: «Mouillez les cordes!» L'homme qui venait de prononcer ces paroles était un simple marin de Bordighera, nommé Brecca. La foule se tourna vers lui; des soldats, obéissant à leur consigne, le traînèrent en prison.

Cependant, son conseil avait été suivi; les cordages, inondés d'eau, s'étaient contractés et, se rétractant, avaient redressé l'obélisque. Le maître de Brecca, désespéré, fit implorer Sixte-Quint, et le Pape, non seulement fit grâce au pêcheur, mais lui accorda plusieurs privilèges, entre autres celui de transmettre de père en fils, de la fourniture des palmes au Vatican.

Les humbles marchands de bois d'ailleurs n'ont pas derrière eux une aussi noble légende. Ils sont pauvres d'histoire comme d'argent. Raison de plus pour leur acheter beaucoup de ces vertes branches bénites qui pour vous, chrétiens et chrétiennes seront la protection du foyer.

Un blasphémateur de la Sainte Vierge.

Le «Corriere di Napoli», feuille libérale italienne, raconte un fait extraordinaire qui s'est passé à Livari près de Cassa Marciana. La vivait un certain Philippe Barone, homme d'un caractère extrêmement violent qui avait l'habitude de blasphémer et de se livrer en même temps à des actes qui offensaient les sentiments religieux de sa famille et de tous ceux qui en étaient témoins.

Il y a quelques jours, cet individu, après avoir eu une altercation avec sa femme, lança, dans un accès de colère bestial, un objet contre une image de la Sainte Vierge en hurlant: «Je ne te tiens pas en la Vierge: si tu l'es, montre-leur me coupant un bras.» Il venait à peine de prononcer ces paroles qu'il tomba à terre comme s'il avait été assommé, dans un évanouissement qui dura une demi-heure. Quand il revint à lui, il s'aperçut que son bras droit — celui qui avait commis l'outrage — était immobile et commençait à pourrir.

UNE LANGUE INTERNATIONALE

On a projeté de fonder diverses langues internationales, et l'on essaye encore d'en fonder d'autres; mais la plupart de ces projets demeurent à l'état théorique. Deux seulement ont eu un commencement de réalisation pratique. Le volapük, créé en 1885 par l'abbé Schlegel, après avoir eu pendant quelques années une sorte de célébrité, est déjà à peu près tombé dans l'oubli.

Les derniers jours de l'hiver préludent aux églantiers d'avril; quand on a l'âge d'Osaïne il semble que l'on est tout près de la jeunesse et parce que les filles du village reviennent aujourd'hui des champs avec des fleurs dans les mains, Osaïne croit en avoir cueilli tant son âme est pleine de souvenirs.

L'enfance d'Osaïne se passa dans une forêt. Son père, le bûcheron, possédait une chaumière au milieu des bois. Le lierre, la glycine et le chèvrefeuille grimpaient à ses quatre murs de sorte qu'en avril c'était comme un nid de fleurs et en hiver, alors que la neige couvrait son chaume, la maisonnette était encore verdoyante. On y vivait heureux. La mère parfois allait à la ville, elle en rapportait toujours quelque ouvrage de couture et comme la jeune Osaïne n'avait ni frères, ni sœurs, la hache n'était pas trop lourde au bûcheron. La maisonnette s'éveillait avec les oiseaux et tandis que les pigeons roucoulaient sur le toit et se lisaient les plumes avec leur bec de corail, on mangeait une soupe épaisse que le chien assis sur les dalles regardait fumer dans les assiettes. L'enfant jusqu'à sa longue barbe qui était si rouge qu'en octobre on la distinguait mal à travers les feuilles de la forêt, il prenait sa hache et s'en allait en chantant. La mère venait aux soins du ménage, elle faisait reluire le coffre de la haute horloge, astiquait l'armoire de noyer, donnait à manger aux poules, tandis que la petite courait vers la forêt. Oh! les courses folles dans la forêt! Osaïne connaissait ses clairières, ses taillis et chacun de ses arbres. Ils charmaient mieux son âme de petite fille imaginative que ne le faisait un gros livre de contes qu'elle lisait parfois sur ses genoux. Elle affectionnait surtout certain coin d'ombrage, au bord d'un ruisseau et, couchée dans les hautes herbes, elle y rêvait souvent.

les Américains, tous les chrétiens apprennent cette langue, qu'on ne peut pas ne pas faire cet essai. Ce sont là de hautes témoignages. Mais, malgré tout, on demeure sceptique.

LA Vieille à l'araignée.

Devant la porte de l'église, assise sur les marches de pierre, avec sa coiffe blanche et son châle sans couleur, la vieille Osaïne, les doigts plongés dans un tricot ou se piquant de longues aiguilles, semble tout le jour jolir sur ses genoux avec une grosse araignée. Parfois un jeune chat qui de quelque grenier voisin regardait se dévider la boule de laine aux pieds d'Osaïne, s'approche en quelques bonds et, faisant gros dos, jette un coup de patte craintif au peloton qui se sauve comme s'il avait peur; le chat le poursuit et bientôt le minet noir et la pelote blanche roulent ensemble comme deux frères.

La vieille Osaïne, sans s'inquiéter de l'indiscret petit chat, ramène, quand elle a fui trop loin, la pelote à ses pieds et vivement, les aiguilles marchent dans son tricot. Personne non plus ne s'occupe de la bonne vieille: on l'a vu depuis si longtemps devant l'église, assise dès l'aube sur la même marche, qu'elle paraît faire partie de sa façade gothique; elle vieillit avec elle et chaque fois qu'une lézarde se forme dans la pierre, une ride nouvelle doit se creuser au front d'Osaïne.

Malgré ses quatre-vingt-neuf ans, la vieille Osaïne semble heureuse. Un sourire flotte sur son visage et, bien qu'elle soit toujours seule, son menton tremble comme si elle pleurait; elle doit avoir tant de choses à se conter la bonne vieille! Les derniers jours de l'hiver préludent aux églantiers d'avril; quand on a l'âge d'Osaïne il semble que l'on est tout près de la jeunesse et parce que les filles du village reviennent aujourd'hui des champs avec des fleurs dans les mains, Osaïne croit en avoir cueilli tant son âme est pleine de souvenirs.

L'enfance d'Osaïne se passa dans une forêt. Son père, le bûcheron, possédait une chaumière au milieu des bois. Le lierre, la glycine et le chèvrefeuille grimpaient à ses quatre murs de sorte qu'en avril c'était comme un nid de fleurs et en hiver, alors que la neige couvrait son chaume, la maisonnette était encore verdoyante. On y vivait heureux. La mère parfois allait à la ville, elle en rapportait toujours quelque ouvrage de couture et comme la jeune Osaïne n'avait ni frères, ni sœurs, la hache n'était pas trop lourde au bûcheron. La maisonnette s'éveillait avec les oiseaux et tandis que les pigeons roucoulaient sur le toit et se lisaient les plumes avec leur bec de corail, on mangeait une soupe épaisse que le chien assis sur les dalles regardait fumer dans les assiettes. L'enfant jusqu'à sa longue barbe qui était si rouge qu'en octobre on la distinguait mal à travers les feuilles de la forêt, il prenait sa hache et s'en allait en chantant. La mère venait aux soins du ménage, elle faisait reluire le coffre de la haute horloge, astiquait l'armoire de noyer, donnait à manger aux poules, tandis que la petite courait vers la forêt. Oh! les courses folles dans la forêt! Osaïne connaissait ses clairières, ses taillis et chacun de ses arbres. Ils charmaient mieux son âme de petite fille imaginative que ne le faisait un gros livre de contes qu'elle lisait parfois sur ses genoux. Elle affectionnait surtout certain coin d'ombrage, au bord d'un ruisseau et, couchée dans les hautes herbes, elle y rêvait souvent.

Toute l'animation se concentrait sur le quai de la Vierge, le long de la rade où d'énormes bateaux, se balançaient sur leurs amarres des barques de pêcheurs et des chaloupes légères. Un échouement de mâts, de vergues, de flammes, de bouts-dehors, de voiles cirquées, d'états et de cordages, dressait dans la ciel une immense dentelle où les nuages semblaient se prendre tandis que, entre des montagnes de tonneaux, grouillaient pieds nus un peuple de marins. Ici des gamins s'annuaient d'une guenon habillée en gendarme que faisait travailler un matelot amputé; là quelque charlatan coiffé d'un cornet constellé d'étoiles vendait aux mouses ébahies de merveilleuses pomades, ce pendant qu'un nègre à turbie courait promenant gravement sur sa main un couple de cactos. Et c'était un va-et-vient d'hommes hâlés, d'ânes à sonnailles et de brouettes parmi les salades des marchands de singes, de tortues et d'oiseaux, où resplendissaient dans leurs cages et sur leurs per-

choirs des oisettes couleur de feu, des perruches vertes comme des salades, des aras magifiques et de grands oiseaux des lacs aux plumages d'or. Osaïne était placée chez une vieille femme que sa mère connut en venant à la ville. C'était une marchande d'agrès qui fournissait les matelots et les pêcheurs et comme sa boutique, pompeusement appelée «au Perroquet jaune» et devant laquelle se balançait un perroquet de zinc peint, donnait sur le quai de la Vierge, la séparation ne sembla pas trop triste à la fillette; ce brouhaha, si différent du frémissement de la forêt, la distraignait et la charma.

Les premières nuits pourtant, seule dans une mansarde pleine de souris, elle avait eu peur. Les poutres qui sortaient du plancher et soutenaient le toit avaient été des fantômes et dans les trous de la vieilleuse de porcelaine elle avait vu d'étranges yeux qui se fixaient sur elle. Elle s'était faite toute petite dans son lit et la tête couverte de ses draps blancs et frais, elle avait tremblé jusqu'au jour. Le matin elle allait à l'église, au catéchisme et dans l'après-midi, assise au milieu des cordages, elle raccommodait des voiles ou des filets; mais, souvent à contempler derrière les rochers volets qui formaient la rade, de petites nuages roses dans les vapeurs du ciel; elle oubliait le travail. La mère Tru, la patronne, la fixait alors de ses lunettes et Osaïne rougissait piquant vite la navette dans la naville.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

La cérémonie de la première communion avait ému la jeune fille et lorsque pour prier la Vierge elle s'agenouilla sous son voile, de grosses larmes tombèrent sur le paroisien à la page où sa mère avait fait secher une pensée, toute blanche comme elle. A présent, seule dans sa chambre, elle se regardait dans un miroir. Le soleil dorait la rade, un rayon pénétrait dans la pièce; les petits rosiers qu'elle cultivait sur sa fenêtre s'ouvraient de toutes leurs roses, embaumant l'air, et Osaïne trouva, dans ses mousselines pâles, son visage aussi joli que les fleurs. Elle se tourna et comme elle pensait que la grâce de ses traits pouvait s'annier à leur grâce fragile, elle pilla les branchages et à ses cheveux d'ambre roux, mûra la candeur et le sang des roses. Toutes les petites bergères peintes sur le papier de sa chambre semblaient l'admirer. Le vieux miroir la reflétait comme un songe... Etait-ce bien Osaïne; n'était-ce point quelque princesse d'aube qui paraissait en ces brumes? C'était Osaïne assurément; touchait-elle à son cou sa petite croix d'or et de corail, aussitôt la main d'Osaïne touchait, au fond du miroir, une petite croix d'or et de corail semblable à la sienne. Dans le brouillard du tain sa simple robe blanche reflétait son image de brocarte somptueuse et d'orfrois; ses longues voiles de mousseline se reflétaient en merveilleuses guipures, à ses cheveux se mêlaient aux fleurs des opales et des rubis et les mailles de sa chaussette se bossaient de perles rondes. La brise lui apportait des chants d'orgues lointaines, une mouleuse chaleur pénétrait son être, tout le soleil semblait couler dans sa chair et tandis qu'elle d'écouletait sa robe blanche emprisonnant de mousselines sa poitrine d'ivoire lisse, elle s'aperçut qu'un rosier avait poussé en elle et crevait ses seins gonflés de deux bourgeons roses.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

La cérémonie de la première communion avait ému la jeune fille et lorsque pour prier la Vierge elle s'agenouilla sous son voile, de grosses larmes tombèrent sur le paroisien à la page où sa mère avait fait secher une pensée, toute blanche comme elle. A présent, seule dans sa chambre, elle se regardait dans un miroir. Le soleil dorait la rade, un rayon pénétrait dans la pièce; les petits rosiers qu'elle cultivait sur sa fenêtre s'ouvraient de toutes leurs roses, embaumant l'air, et Osaïne trouva, dans ses mousselines pâles, son visage aussi joli que les fleurs. Elle se tourna et comme elle pensait que la grâce de ses traits pouvait s'annier à leur grâce fragile, elle pilla les branchages et à ses cheveux d'ambre roux, mûra la candeur et le sang des roses. Toutes les petites bergères peintes sur le papier de sa chambre semblaient l'admirer. Le vieux miroir la reflétait comme un songe... Etait-ce bien Osaïne; n'était-ce point quelque princesse d'aube qui paraissait en ces brumes? C'était Osaïne assurément; touchait-elle à son cou sa petite croix d'or et de corail, aussitôt la main d'Osaïne touchait, au fond du miroir, une petite croix d'or et de corail semblable à la sienne. Dans le brouillard du tain sa simple robe blanche reflétait son image de brocarte somptueuse et d'orfrois; ses longues voiles de mousseline se reflétaient en merveilleuses guipures, à ses cheveux se mêlaient aux fleurs des opales et des rubis et les mailles de sa chaussette se bossaient de perles rondes. La brise lui apportait des chants d'orgues lointaines, une mouleuse chaleur pénétrait son être, tout le soleil semblait couler dans sa chair et tandis qu'elle d'écouletait sa robe blanche emprisonnant de mousselines sa poitrine d'ivoire lisse, elle s'aperçut qu'un rosier avait poussé en elle et crevait ses seins gonflés de deux bourgeons roses.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

La cérémonie de la première communion avait ému la jeune fille et lorsque pour prier la Vierge elle s'agenouilla sous son voile, de grosses larmes tombèrent sur le paroisien à la page où sa mère avait fait secher une pensée, toute blanche comme elle. A présent, seule dans sa chambre, elle se regardait dans un miroir. Le soleil dorait la rade, un rayon pénétrait dans la pièce; les petits rosiers qu'elle cultivait sur sa fenêtre s'ouvraient de toutes leurs roses, embaumant l'air, et Osaïne trouva, dans ses mousselines pâles, son visage aussi joli que les fleurs. Elle se tourna et comme elle pensait que la grâce de ses traits pouvait s'annier à leur grâce fragile, elle pilla les branchages et à ses cheveux d'ambre roux, mûra la candeur et le sang des roses. Toutes les petites bergères peintes sur le papier de sa chambre semblaient l'admirer. Le vieux miroir la reflétait comme un songe... Etait-ce bien Osaïne; n'était-ce point quelque princesse d'aube qui paraissait en ces brumes? C'était Osaïne assurément; touchait-elle à son cou sa petite croix d'or et de corail, aussitôt la main d'Osaïne touchait, au fond du miroir, une petite croix d'or et de corail semblable à la sienne. Dans le brouillard du tain sa simple robe blanche reflétait son image de brocarte somptueuse et d'orfrois; ses longues voiles de mousseline se reflétaient en merveilleuses guipures, à ses cheveux se mêlaient aux fleurs des opales et des rubis et les mailles de sa chaussette se bossaient de perles rondes. La brise lui apportait des chants d'orgues lointaines, une mouleuse chaleur pénétrait son être, tout le soleil semblait couler dans sa chair et tandis qu'elle d'écouletait sa robe blanche emprisonnant de mousselines sa poitrine d'ivoire lisse, elle s'aperçut qu'un rosier avait poussé en elle et crevait ses seins gonflés de deux bourgeons roses.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

La cérémonie de la première communion avait ému la jeune fille et lorsque pour prier la Vierge elle s'agenouilla sous son voile, de grosses larmes tombèrent sur le paroisien à la page où sa mère avait fait secher une pensée, toute blanche comme elle. A présent, seule dans sa chambre, elle se regardait dans un miroir. Le soleil dorait la rade, un rayon pénétrait dans la pièce; les petits rosiers qu'elle cultivait sur sa fenêtre s'ouvraient de toutes leurs roses, embaumant l'air, et Osaïne trouva, dans ses mousselines pâles, son visage aussi joli que les fleurs. Elle se tourna et comme elle pensait que la grâce de ses traits pouvait s'annier à leur grâce fragile, elle pilla les branchages et à ses cheveux d'ambre roux, mûra la candeur et le sang des roses. Toutes les petites bergères peintes sur le papier de sa chambre semblaient l'admirer. Le vieux miroir la reflétait comme un songe... Etait-ce bien Osaïne; n'était-ce point quelque princesse d'aube qui paraissait en ces brumes? C'était Osaïne assurément; touchait-elle à son cou sa petite croix d'or et de corail, aussitôt la main d'Osaïne touchait, au fond du miroir, une petite croix d'or et de corail semblable à la sienne. Dans le brouillard du tain sa simple robe blanche reflétait son image de brocarte somptueuse et d'orfrois; ses longues voiles de mousseline se reflétaient en merveilleuses guipures, à ses cheveux se mêlaient aux fleurs des opales et des rubis et les mailles de sa chaussette se bossaient de perles rondes. La brise lui apportait des chants d'orgues lointaines, une mouleuse chaleur pénétrait son être, tout le soleil semblait couler dans sa chair et tandis qu'elle d'écouletait sa robe blanche emprisonnant de mousselines sa poitrine d'ivoire lisse, elle s'aperçut qu'un rosier avait poussé en elle et crevait ses seins gonflés de deux bourgeons roses.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

La cérémonie de la première communion avait ému la jeune fille et lorsque pour prier la Vierge elle s'agenouilla sous son voile, de grosses larmes tombèrent sur le paroisien à la page où sa mère avait fait secher une pensée, toute blanche comme elle. A présent, seule dans sa chambre, elle se regardait dans un miroir. Le soleil dorait la rade, un rayon pénétrait dans la pièce; les petits rosiers qu'elle cultivait sur sa fenêtre s'ouvraient de toutes leurs roses, embaumant l'air, et Osaïne trouva, dans ses mousselines pâles, son visage aussi joli que les fleurs. Elle se tourna et comme elle pensait que la grâce de ses traits pouvait s'annier à leur grâce fragile, elle pilla les branchages et à ses cheveux d'ambre roux, mûra la candeur et le sang des roses. Toutes les petites bergères peintes sur le papier de sa chambre semblaient l'admirer. Le vieux miroir la reflétait comme un songe... Etait-ce bien Osaïne; n'était-ce point quelque princesse d'aube qui paraissait en ces brumes? C'était Osaïne assurément; touchait-elle à son cou sa petite croix d'or et de corail, aussitôt la main d'Osaïne touchait, au fond du miroir, une petite croix d'or et de corail semblable à la sienne. Dans le brouillard du tain sa simple robe blanche reflétait son image de brocarte somptueuse et d'orfrois; ses longues voiles de mousseline se reflétaient en merveilleuses guipures, à ses cheveux se mêlaient aux fleurs des opales et des rubis et les mailles de sa chaussette se bossaient de perles rondes. La brise lui apportait des chants d'orgues lointaines, une mouleuse chaleur pénétrait son être, tout le soleil semblait couler dans sa chair et tandis qu'elle d'écouletait sa robe blanche emprisonnant de mousselines sa poitrine d'ivoire lisse, elle s'aperçut qu'un rosier avait poussé en elle et crevait ses seins gonflés de deux bourgeons roses.

Le soir, après le dîner, elle se promenait sur le quai de la Vierge et devant le «Café du Commerce» où trônaient trois musiciens crasseux parmi de belles dames qui buvaient avec des pailles, elle écoutait la musique. Le chant aigrelet des violons la faisait songer aux étoiles, mais les accords graves de la harpe, sur laquelle les mains d'un Italien chevelu allaient et venaient comme des bêtes en cage, la charmaient surtout. Elle entendait des marches militaires, des valse sentimentales, des ouvertures d'opéras... La mère Tru venait la chercher au moment le plus palpitant et l'emmenait au lit.

Pour l'ordinaire, le dimanche, elle allait après vêpres sur une plage bordée de dunes où ne poussaient que quelques maigres chardons bleus. Là, sa chevelure dans la brise, elle se sentait libre et si elle n'avait plus les fleurs de la forêt, elle avait tous les coquillages de la mer. Il en était de blancs comme le muguet, de pourpres comme des digitales, de plus épineux que la ronce et d'autres mouchelets comme des papillons. Elle courait dans l'or des sables nus pieds nus bravaient la vague molle de la mer qui se retire. Osaïne travaillait déjà depuis plusieurs mois chez la Tru et elle n'avait pas revu ses parents. Un jour qu'elle était occupée à remmailer l'épervier d'un pêcheur, la porte de la boutique s'ouvrit soudain et elle aperçut, chargée d'un énorme carton, sa mère qui venait l'embrasser. Osaïne sauta au cou de la paysanne mais, curieuse, s'empara vivement de la boîte, l'ouvrit d'un mirailon; elle contenait une robe blanche, plus blanche qu'une robe de soie, de soie blanche, blanche comme pour marcher dans la neige et une croix, une petite croix d'or et de corail attachée à une chaînette d'or.

PROGRES.

Croyez-vous que les hommes... Dont point je ne m'occupe... Parmi les gens à nous sommes... Vainement nous qu'on jette... Croyez-vous que la femme... Evénements se toujours... Ait être moins bonne... Que dans les anciens jours... On qu'elle avait cessé d'être... La femme du premier... Qu'aujourd'hui elle n'est... Aux temps d'Adam Premier... Croyez-vous que le mariage... Qu'on se civiliser... Par son mariage... Et christianisme... De façon militaire... Très honorables... Comme l'Angleterre... Et glorieusement... Vainement dans cette heure... Quant Polynésie... De race inférieure... Qu'on vaillait l'Autriche... Croyez-vous, ô société... Qui dit en chantant... Grande l'œuvre que vous êtes... L'ideal éternel... L'homme tout à fait... Fraternel, vainqueur... Dans un divin amour... On déborda le cœur... Croyez-vous qu'un progrès... Et qu'il n'est pas... Ait le droit d'être... Dans la sublimité... Citoyennes amères que les bêtes... Oh! bonjour civiliser en dévorant les autres... J. C.

Mort de l'honorable J. Walker

Feaar. Hot Springs, Virginie, 5 avril.— L'honorable J. Walker Feaar est mort après une longue maladie. Les funérailles auront lieu à Richmond, Virginie. M. Feaar était à la tête du bureau étranger du département de promotion et de publicité à l'exposition de Chicago. M. Feaar avait occupé autrefois le poste de ministre des Etats-Unis en Grèce. Durant la seconde présidence de M. Cleveland il remplissait les fonctions de juge à la cour consulaire d'Egypte.

et Aline lui dit alors: —Il faut que vous soyez bien bonne pour que je ne vous inspire pas de l'horreur.

Pour toute réponse, Carry Jonson ouvrit ses bras, attirant Mme de Chazay sur sa poitrine, et l'y retint longtemps embrassée.

Quelques jours s'écoulèrent encore. Maintenant Mme de Chazay pouvait se lever; très vite, les forces lui revenaient elle pouvait se promener le long du jour à travers la maison et dans le jardin.

A diverses reprises elle avait rencontré Rebecca, mais la jeune fille fuyait son approche et s'éloignait d'elle avec affectation. Et aux reproches que lui adressait sa mère, elle ne cessait de répondre: —Moi, je ne puis pas la regarder!... Elle est devenue une espèce de monstre... Elle me fait peur!...

Que se passa-t-il entre les deux femmes?... Mme Jonson et Aline, après une après-midi passée ensemble? Nous allons le dire. Mme de Chazay s'assit tout auprès de sa bienfaitrice et lui prenant les mains: —Pour essayer de vous prouver ma reconnaissance, et comme une dette d'honneur que j'ai à payer dans cette maison si hospitalière, je dois vous faire connaître une partie de mes tristesses et mes lamentables secrets...

Vous ne saviez pas qui j'étais... Vous pourriez donner asile à une mauvaise créature, à une aventurière, à une criminelle, à pis que tout cela encore. Malgré les craintes que vous deviez éprouver, vous n'avez pas reculé devant ce que vous considérez comme un devoir... Votre hospitalité, votre charité toutes chrétiennes n'ont pas eu de bornes... Je dois donc vous faire connaître tout ce qu'il m'est permis de vous dire... Ce que je vous demande... c'est la discrétion, c'est le secret même vis-à-vis des vôtres, parce que je crains... je crains toujours, je craindrais sans cesse... Pour moi... c'est n'est rien encore... mais pour mon enfant...

Lorsque Mme Jonson se retrouva en présence de son mari, elle fit signe à celui-ci qu'elle avait quelque chose de très sérieux à lui confier.

—Car! —lui dit-elle, —notre charité a été bien placée!... Je connais la vie de la chère créature à laquelle nous avons donné asile... C'est à la fois une martyre et une sainte. Ne m'interrogez pas, ses secrets ne sont pas les nôtres. Je dois garder par devers moi ce qu'elle a bien voulu me confier... Sache seulement qu'elle est veuve, qu'elle porte un beau nom, que, quoiqu'elle soit très riche, elle est absolument sans ressources, et qu'elle est encore, à l'heure qu'il est, la plus malheureuse des mères!

—Je le crois, ma chère Carry, je te crois absolument, et je ne te poursuis pas de mes questions, ni peux en être certaine. Fais donc tout ce que tu voudras, je te laisse, comme toujours, complète liberté de manœuvre. Cependant, permets-moi de te donner un conseil. C'est pas tout de faire le bien, il faut que la charité soit complète.

—Que veux-tu dire, mon bon Carl? —Ceci: c'est qu'il faut pourvoir aux besoins de cette pauvre dame. Nous devons mettre son amour-propre à l'abri.

—Que tu es bon, mon ami! —exclama Carry Jonson.—Tu es bien meilleur que moi! —Non, Carry, non, ma chérie, —répliqua simplement le maître d'Old-Wood,—je n'ai qu'une prétention au monde... c'est d'être un honnête homme, comme tu es une honnête femme.